

Stéphane Habib

Freud et « l'art d'écrire »
Moïse entre les lignes

Aujourd'hui que l'occasion nous est donnée de parler de ce qui reste l'une des questions les plus fécondes et les plus complexes que l'on puisse poser, « Psychanalyse et religion » ainsi qu'elle a été formulée. Tenter d'approcher le *Moïse* de Freud, qu'en anticipant je peux et dois déjà appeler l'un des *Moïse* de Freud, donc *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais*, celui-là même qui se sera nommé dans le secret d'une correspondance décisive *L'Homme Moïse – Roman historique*, tenter donc de tourner autour de cet immense et difficile livre de Freud me semblait s'imposer.

Ce livre, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais* aura fait couler des flots d'encre, mais la plupart du temps, lorsqu'il n'est pas tout bonnement méprisé, dénigré ou rejeté, par les plus proches bien des fois, eh bien ! il semble n'être que prétexte à quelque chose comme une analyse sauvage de l'homme Freud : questions et problèmes supposés du rapport de Sig(is)mund à Jacob, identification prétendue au prophète, conflit intrapsychique du père de la psychanalyse avec sa judéité, relégation de la psychanalyse à une branche de la mystique et à l'insu même de Freud, etc. Ou encore aura-t-il pu être pris, cet étonnant livre, comme ouverture possible à une manière de psychobiographie, voire comme texte se prêtant on ne peut mieux à quelque herméneutique psychologisante.

On pourrait d'ailleurs faire une sorte d'inventaire, voire une bibliographie recensant les travaux de ce genre, c'est-à-dire les tentatives de lecture à prétention analytique : « [...] ainsi, Freud aurait fait de Moïse un Égyptien afin de pouvoir devenir le premier véritable Moïse de son peuple. Il aurait aussi souligné le rôle essentiel que ce dernier joua dans l'Exode des Juifs fuyant les persécutions

afin de mettre en valeur sa propre indépendance à la fois vis-à-vis de son héritage juif et de la culture allemande. Enfin, il aurait prétendu que Moïse seul aurait formé le caractère du peuple juif, qu'il lui aurait seul fait don du monothéisme, afin de pouvoir s'identifier à cet homme puissant, créateur de la loi. Il fut aussi dit que lui, Freud, le premier psychanalyste et aussi le plus en butte à la critique, avait soutenu que Moïse avait été tué par les Juifs superstitieux et rebelles afin de revivre les reniements de ses disciples et les attaques assassines de ses détracteurs ¹ ».

Vous l'aurez deviné, rien de ce qui s'avance là, mais vraiment absolument rien de ce que vous venez d'entendre, ne me semble à la hauteur de ce que le livre de Freud exige de ses lecteurs. D'ailleurs tout cela n'a, est-ce même la peine de le souligner, rien à faire avec l'exigence, la radicalité, le tranchant de ce qu'est et partant demande la psychanalyse, une psychanalyse digne de ce nom. Force est de penser que ces modes de lecture dont je viens très rapidement d'esquisser quelques-uns des possibles, sans prétention à l'exhaustivité quant à la description du catalogue invraisemblable de ce à quoi le *Moïse* a donné lieu, force est donc de constater que ces modes de lecture barrent la route à la singularité du questionnement psychanalytique comme tel. Ils l'auront ainsi recouvert et empêché, encombré et détourné, j'allais presque dire enterré, voire enterré vivant, ce qui pourrait bien être une des nombreuses figures de ce qui s'appelle résistance – résistance à l'analyse. Résistance à l'analyse de l'analyse, d'une certaine manière, puisque je n'ai rien dit et ne dirai rien ou pas grand-chose aujourd'hui des réactions et réponses, de la réception du texte par les religieux de toute obédience, les historiens, les anthropologues, les ethnologues, les égyptologues, les théologiens, les philosophes, les supposés savants, etc.

Le temps est donc venu de reprendre la lecture du *Moïse* de Freud. Je parle de ce qui mérite vraiment le nom de lecture. J'insiste sur ce vocable en ce sens que « l'art d'écrire » évoqué dès mon titre requiert, cela va sans dire, quelque chose d'un art de lire. Plus d'une

1. P. Gay, *Un Juif sans Dieu, Freud, l'athéisme et la naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1989, p. 144. On ne peut pas ne pas noter que malgré la justesse de cette énumération, l'auteur ne manque pas à son tour de s'adonner à ce qu'il semble là dénoncer : une manière de lecture psychologisante. Il n'est qu'à lire les quelques phrases qui suivent celles que je viens d'extraire pour s'en rendre compte.

allusion de Freud dans son *Moïse* le laissent entendre et la construction tant de fois condamnée de ce livre en est à la fois un indice et un appel à bon entendeur, à bon lecteur.

Au vrai, l'idée de la nécessité de faire retour à *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* s'est imposée comme une évidence dès lors que pour les journées précédentes où il s'agissait de travailler « L'identité en question dans la psychanalyse », j'ouvrais ma conférence par « Moïse a créé le Juif » et reprenais en une note de bas de page ce qu'il fallait avoir en mémoire pour pouvoir commencer à en saisir quelque chose : « En face des nouvelles persécutions, on se demande à nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle. J'ai vite trouvé la formule : Moïse a créé le Juif, et mon livre a eu pour titre : "L'Homme Moïse, roman historique" [...]. »

Je cite évidemment là la lettre de Freud à Arnold Zweig du 30 septembre 1934. (Dans cette affaire, les dates – mais au fond n'est-ce pas toujours le cas ? –, l'attention à ce que disent ou à ce que signent comme secrètement les dates est donc fondamentale.)

Je dis que je cite *évidemment* cette lettre du 30 septembre 1934 non seulement parce qu'elle est fameuse du fait de ce que j'en ai extrait, c'est qu'en deux lignes Freud annonce avoir trouvé la raison (je pense que le mot que j'utilise est là dangereux en ce sens qu'il pourrait laisser croire qu'il y a une raison, ce qui veut toujours dire une *bonne* raison, une justification, une légitimité, etc.), donc Freud pense avoir touché du doigt la source, la racine de l'antijudaïsme, voire de l'antisémitisme, mais fameuse elle l'est encore parce qu'elle joue dans l'histoire du *Moïse* le rôle de point de départ, de lancement, d'une vertigineuse interrogation où tout ce qui s'y dit ne se dit pas pour autant comme tel, ne se montre pas, et pour ainsi dire reste en retrait dans ce qui se donne à la lecture. Je ne parlerai aujourd'hui que de cela.

Cela, cette façon d'écrire, cette manière de dire sans dire, ce pas tout dit, ce mi-dit, c'est aussi très précisément ce qui porte le nom d'« art d'écrire ». « La persécution ne peut même pas empêcher l'expression publique de la vérité hétérodoxe, car un homme dont la pensée est indépendante, écrit Leo Strauss, peut exprimer publiquement ses opinions sans dommage, pourvu qu'il agisse avec prudence.

Il peut même les faire imprimer sans courir aucun danger, pourvu qu'il soit capable *d'écrire entre les lignes*². »

Écriture ésotérique ou écriture entre les lignes sont donc de parfaits synonymes dudit art d'écrire. J'y reviens très vite, mais vous l'aurez compris, rien de ce que je m'appête à avancer ne s'éloigne de ce qui sous ces divers noms est en jeu. Le nom lui-même, justement, le nom et sa question en relèvent directement et ce de façon très privilégiée.

Pour anticiper encore, afin de rendre moins abstraite cette dernière phrase concernant le nom, je rappelle que le *Moïse* s'ouvre très précisément sur la question du nom, du nom et de la langue, sur une interrogation à propos du nom de *Moïse* lui-même. « La première chose qui retient notre intérêt dans la personne de Moïse c'est son nom, Moché en hébreu. On est en droit de demander : d'où vient ce nom ? Que signifie-t-il³ ? »

Aussi, à la manière de ce qui arrive dans le *Moïse* de Freud et pour illustrer ce que j'essaie de dire aujourd'hui, c'est autour de la question du nom et si l'on veut du sur-nom ou du nouveau nom, et partant de la nomination que je m'en vais faire tourner mon interrogation. Précisément du nom de Moïse, ou plutôt du nom Moïse et du nom Jésus, de l'autre nom de Jésus. Jésus, donc, dont l'autre nom est : le « nouveau Moïse ».

Voilà ce qui nous occupe, en ceci qu'il y va là dans ces noms et dans l'enjeu du nom précisément de ce qu'il y a de plus radical, mais également de plus inapparent, de plus propre à échapper à l'attention du lecteur pressé et croyant savoir ce qu'il va lire avant même de l'avoir lu dans l'écriture du *Moïse*. Cette attention à la langue, à plus d'une langue évidemment, au langage et à la parole, cette écoute de la langue et de son travail de dénouement, de décomposition, de désédimentation alors même que je commence à parler du nom, me permet de vous faire entendre dès maintenant quelque chose de tout à fait déterminant lorsque Freud cherche dans les langues à saisir ce qui se passe avec le nom : le nom Moïse, les noms de Moïse comme

2. L. Strauss, *La Persécution et l'art d'écrire*, Paris, Tel-Aviv, L'Éclat, 2003. Je souligne.

3. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais* (1939), Paris, Gallimard, 1986, p. 64 (traduit de l'allemand par Cornélius Heim, préface de Marie Moscovici). Je le citerai désormais ainsi : *Moïse*, p. x.

Mosé et Moses. Je me permets d'ajouter quelque chose à ces déplacements, pour ainsi dire, de la lettre dans la langue. Comme vient de le rappeler l'extrait de Freud que j'ai cité, le nom de Moïse en hébreu est Moché (מֹשֶׁה). Ce nom se compose des trois lettres מ/ש/ה, Mem/Shin/Hé. Or avec ces mêmes trois lettres, disons inversées, s'écrit le nom – précisément. S'écrit le nom de nom. Ou le nom pour nom, c'est à savoir הַשֵּׁם, *Ha-Shem* : Hé/Shin/Mem. Je ne vous apprendis sans doute rien en précisant que *Ha-Shem* qui littéralement signifie « le (*Ha*) nom (*Shem*) » est également l'un des noms de Dieu.

L'un des noms de Dieu est « le nom » en ce sens que le nom de Dieu est imprononçable. On peut ainsi dire que le nom de Dieu est le nom ineffable. Du fait de l'imprononçabilité du Nom, le nom de Dieu, l'un de ses noms, est le nom de nom. Dieu est le Nom. Le nom de Dieu est Le-Nom. Voilà donc que le nom de Moïse est le nom (inversé) de Dieu qui est le nom de nom. Moïse est l'anagramme du nom. Et Chouraqui d'en inférer dans son *Moïse* : « [...] Moshè était si bien son Serviteur que son nom hébraïque, מֹשֶׁה, lu de gauche à droite [en hébreu, la lecture se fait de droite à gauche], est l'anagramme de ce même nom ineffable : *Ha-Shem*, le Nom [...] ⁴ ».

C'est le vif de ma recherche en cours qui se donne le plus nettement dans cette question des noms et du nouveau, des déplacements de la lettre, de la prise au sérieux de plus d'une langue, de Moïse et de Jésus, ledit « nouveau Moïse », du judaïsme et du christianisme. Et je tiens que c'est de cela, de ce nœud, c'est donc dire de beaucoup d'autres fils, qu'il y va entre les lignes de Freud dans *L'Homme Moïse*.

Je conçois que ce que j'affirme ici ne peut apparaître qu'incompréhensible. Il me faut prendre dès maintenant quelques détours afin de déplier ce qui se joue de décisif sur les plans philosophiques, psychanalytiques, théologiques, politiques, métapsychologiques et cliniques dans ce qui est, comment le dire autrement, un livre infini, interminable, abyssal. Il va de soi que dans le temps qui reste je ne pourrai que commencer à m'approcher de tout ce qu'il faudrait pouvoir articuler à ces questions. Pour le dire avec les mots de Leo Strauss lui-même, « l'expression "écrire entre les lignes" désigne le sujet de cet article ». Et pour en donner un aperçu, c'est avec la

4. A. Chouraqui, *Moïse*, Paris, Flammarion, 1997, p. 16.

répétition et la question du judaïsme et du christianisme – ce ne sont évidemment pas deux questions différentes – que je vais illustrer cela.

Il me faut maintenant essayer de justifier, d'étayer, de dérouler cette chose, de dénouer cet écheveau selon lequel il y va dans le *Moïse* de Freud et entre les lignes d'un questionnement d'une puissance inouïe et littéralement radical ou plutôt extrêmement subversif autour des racines du christianisme. En effet, et le titre l'indique on ne peut plus clairement, c'est bien du monothéisme, de son invention ou de sa naissance – mais cette naissance est une invention – qu'il y va dans ce livre exceptionnel.

Tâchons de dire cela encore un peu plus précisément, en approchant quelques points trop connus certainement mais non moins importants de ce qui est l'enjeu, l'un des nombreux enjeux de ce que je tiens pour un immense et formidable, oui, littéralement formidable, livre. Il faut savoir que le présenter ainsi, c'est déjà se mettre à dos et prendre à rebours nombre de commentateurs, de théoriciens, de penseurs, d'historiens, de philosophes, de théologiens, mais de psychanalystes également. C'est contredire pour ainsi dire toute une tradition de lecture, sinon une doxa, de Freud, freudienne est plus juste, qui n'a pas hésité à penser, lisant le dernier ouvrage du Maître, j'allais écrire du Père, qu'il y allait là des signes, des stigmates de la vieillesse, de la fatigue, sinon de la sénilité ou encore d'un certain relâchement et partant qu'il n'y avait pas à prendre cet écrit trop au sérieux.

Tout se passe comme si, s'il n'y allait que de ce qui se montre dans ce qui s'écrit dans le *Moïse*, il n'y avait peut-être même pas matière à questionnement. Bien entendu j'exagère, je grossis, à dessein, ce que je tente de faire entendre. À la vérité, je pousse le plus loin possible, je pousse à bout, j'hyperbolise la proposition.

Au fond, ce que j'avance est assez simple à formuler, compliqué à démontrer : que dans le *Moïse*, dans ce que dit le *Moïse*, dans ce qui se dit dans le *Moïse*, quelque chose ne se dit pas. Et que ce qui ne se dit pas appert (sans apparaître) entre les lignes. Et pour vous dire cela dans un langage familier, je dirais que *L'Homme Moïse* est tout entier un mi-dire et une fiction, bref, rien d'autre que le jeu de la vérité.

Ainsi faut-il d'abord et avant tout commencer par travailler la répétition en tant qu'elle structure, soutient, supporte et se répète comme elle-même, je veux dire que la répétition se répète elle-même, tout au long du texte. Prendre au sérieux ce grand livre de Freud, c'est d'abord et avant tout prêter l'oreille à ce qui, d'une certaine manière, étonne et à chaque page ne cesse d'appeler à ce qu'on l'interprète, c'est à savoir sa construction, sa texture ou pour le dire plus nettement encore son « architexture ». Son architexture répétitive. Ses bizarreries, répétitions, contradictions, achoppements, procrastinations et j'en passe sont un schibboleth.

Répétition est le mot pour dire ce qui insiste. « [...] le terme de *Wiederholungszwang* [...] est improprement traduit en français par *automatisme de répétition* et je crois vous en donner un équivalent meilleur avec la notion *d'insistance, d'insistance répétitive, d'insistance significative*. Cette fonction est à la racine même du langage en tant qu'il apporte une dimension nouvelle, je ne dirais pas au monde, car c'est précisément la dimension qui rend un monde possible, pour autant qu'un monde est un univers soumis au langage ⁵ ».

Mais répétition est aussi ce qui insiste et qui ne se dit pas autrement que dans la répétition. Que dans et par la répétition. Répétition est donc le nom de ce qui ne se dit pas, mais se fraie dans la langue une voie d'accès, se disant en ne se disant pas. En ne se disant pas autrement que par une insistance répétitive. On pourrait alors longuement conjecturer sur les raisons imposant quelque chose comme un silence, un interdit, un tabou, un secret, sans oublier une censure, une inhibition, un évitement, un trou, un oubli, un refoulement, un démenti, une forclusion, ni non plus un ineffable, un indicible, un impossible.

À écrire comme en une série chacun de ces mots, l'on ne peut qu'être saisi par la fragilité de la langue tentant de dire, par la précarité du dit. Difficulté, précarité, fragilité qui se soutiennent de motifs multiples, variés, qu'on les appelle métaphysiques, philosophiques, linguistiques, sémantiques, politiques, cliniques, métapsychologiques, psychopathologiques, voire structuraux.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 241.

À poursuivre en cette voie, comment ne pas se demander comment même il peut se faire que quelque chose finisse – si cela arrive et si cela arrive à arriver – par se dire ?

Qu'il y ait quelque chose que la langue parvienne à articuler suffit à dire ce dit qui se dit tout à fait troublant, pour autant que pour arriver au dit il aura fallu bien des détours, nombre de tours à la langue et bien entendu plus d'une langue. Qu'on ne se presse pas de n'entendre dans ce plus d'une langue que le recours aux langues étrangères, ladite maternelle manquant supposément de ressources. Dans le plus d'une langue gîte cela qui éveille l'écoute entre les mots et la lecture entre les lignes, c'est à savoir ce qui se dit fors le dit, ce qui s'entend dans ce qui ne se dit pas dans ce qui se dit, ce qui se lit dans ce qui ne s'écrit pas dans ce qui s'écrit. Ce qui aussi pour ainsi se faire entendre et se faire lire requiert, qu'on le sache ou non, ce mot si chargé pour nous psychanalystes, ce mot par quoi nous savons qu'il y a de l'inconscient et que ça parle : répétition.

Comme vous l'entendez, l'enjeu est bien de langues. De langues et d'écritures. J'écris tout cela au pluriel, puisqu'il y va aussi bien de mains et de bouche. Pour rendre ces dernières petites phrases un peu plus intelligibles, peut-être dois-je maintenant répéter que ce dont je parle, c'est très précisément de Moïse. Ainsi les mains sont-elles les siennes tenant les tables frappées de l'écriture des dix paroles, la bouche celle-là même dont le bégaiement donne à penser à Freud que c'est là l'indication et la confirmation que Moïse était égyptien en tant que c'est ainsi que la Bible a trouvé le moyen de dire ses difficultés à parler une langue qui ne fût pas la sienne, bégaiement qu'à mon tour je lis ici en termes de répétitions et de doubles.

Pour Freud lui-même, il y a plus d'un Moïse. Scandale de la thèse bien connue : deux Moïse(s). Je dois à la vérité d'ajouter que pour Freud lui-même il y en a plus de deux, souvenez-vous du Moïse de Michel-Ange en 1914 déjà, et certains en décèlent antérieurement des traces, traces de Moïse dans les textes de Freud, peut-être faudrait-il y revenir. Cela est même certain puisqu'il appert que *Moïse* est une question de traces, est aussi un livre traitant en profondeur de la question de la trace. Je dis que c'est aussi un livre sur la trace en ce sens que le livre *L'Homme Moïse* est plus d'un livre.

J'en étais à vous dire qu'il y a au moins deux Moïse, plus de deux d'ailleurs, plus de deux Moïse pour Freud. « [...] aux dualités bien connues de l'histoire juive – *deux* peuples qui se réunissent pour former une nation, *deux* royaumes en lesquels cette nation se dissocie, *deux* noms divins dans les écrits qui constituent la source de la Bible –, nous en ajoutons deux nouvelles : *deux* fondations de religion, la première refoulée par l'autre, qui cependant resurgit victorieusement derrière elle plus tard, *deux* fondateurs de religion, qui sont nommés tous les deux Moïse et dont nous avons à distinguer les personnalités ⁶ ».

Mais encore j'ajoute trois, au moins trois et plus de trois, et là je suis dans l'obligation d'anticiper monstrueusement en disant que l'enjeu de ce « plus de » tourne autour de celui que l'exégèse chrétienne, la christologie et la théologie (je n'ajoute pas chrétienne en ce sens qu'il ne me semble pas qu'il en existe d'autre) n'hésitent pas à penser sous ce nom déjà par moi évoqué, « le nouveau Moïse », Jésus-Christ. Je disais l'exégèse, la christologie et la théologie, mais en vérité c'est dès les Évangiles, dès que la vie de Jésus est mise en récit, écrite, pénétrée comme histoire, textualisée pour ainsi dire, que la construction semble devoir se soutenir d'une certaine logique que pour le moment je me contente de qualifier du nouveau. Une logique, un calcul, une dialectique, voire une stratégie du nouveau. Comme s'il fallait ce socle à la construction dont l'appui majeur se construit sur ces deux mots : « nouveau Moïse ».

Ainsi des Évangiles, à commencer par le commencement qui est déjà un recommencement au titre du nouveau, ledit premier Évangile, celui de Matthieu, jusqu'aux écrits les plus contemporains qu'il n'est peut-être même pas la peine de chercher à classer dans les catégories de théologie ou de christologie, mais davantage intéressant, me semble-t-il, de noter qu'il y va d'une écriture, de l'écriture d'une histoire et de l'histoire de la vie, bref de l'écriture de l'histoire de la vie de Jésus-Christ, donc, dis-je, il est à noter que dès l'Évangile selon Matthieu et ce jusqu'à l'écriture de la vie de Jésus la plus contemporaine par la plus haute autorité de l'Église, à savoir Joseph Ratzinger-Benoît XVI, on ne peut manquer de lire cela : Jésus, le nouveau Moïse.

6. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais*, op. cit., p. 127.

Mais il faut alors considérer ces trois vocables comme une métonymie dont la logique et l'intelligibilité, le dépliement de ce qui reste voilé dans la contraction de ce qui fait un syntagme « Le-nouveau-Moïse » laissent lire cela que je me dois de citer un peu longuement. À la simple lecture de cet extrait, l'on comprendra aisément pourquoi une telle longueur est nécessaire. Après avoir rappelé que Moïse jamais n'a pu voir le visage de Dieu, citant les fameux passages de l'Exode, 33, 20 : « Tu ne pourras pas voir mon visage » ; et 33, 23 : « Et tu me verras de dos, mais mon visage, personne ne peut le voir », Joseph Ratzinger-Benoît XVI en vient à interpréter : « [...] Quant à ce qui nous occupe actuellement, il n'en reste pas moins que la proximité de Moïse avec Dieu, qui en fait le grand médiateur de la Révélation, le médiateur de l'Alliance, rencontre là ses limites. Il ne voit pas la face de Dieu, même s'il lui est donné de plonger dans la nuée de la proximité avec Dieu et de lui parler comme à un ami. Ainsi la promesse d'un prophète "comme moi" recèle implicitement une attente encore plus grande : qu'il soit donné au dernier prophète, au nouveau Moïse, ce que le premier Moïse n'avait pu obtenir – voir réellement et directement le visage de Dieu. [...] Du coup cela implique aussi quasi naturellement l'espoir que le nouveau Moïse sera le médiateur d'une alliance supérieure à celle que Moïse avait pu rapporter au Sinaï [...]. *En lui se réalise pleinement ce qui était resté inachevé chez Moïse* : il vit devant la face de Dieu, non seulement en qualité d'ami, mais en qualité de fils, il vit dans l'union la plus intime avec le Père ⁷. »

J'aurais pu comme cela citer longuement encore. Je pense cependant que vous avez comme moi commencé à saisir ce qui arrive avec cette logique du nouveau. D'abord – d'où ma petite digression sur la répétition –, ce nouveau ou cette demande de nouveau est ce qui survient de la répétition elle-même. Lacan dans les *Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* le dit on ne peut plus clairement le 12 avril 1964 : « La répétition demande du nouveau. »

Ainsi d'être nommé « nouveau Moïse », Jésus est-il inscrit dans la répétition d'une histoire : celle-là même qu'il est supposé renouveler. Renouveler n'est pas assez fort, il s'agit de réaliser, d'accomplir, disons, la langue me permet de tout contracter en un seul verbe

7. Joseph Ratzinger-Benoît XVI, « 1. Du baptême dans le Jourdain à la Transfiguration », dans *Jésus de Nazareth*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », p. 25-26. Je souligne.

et partant d'équivoquer indécidablement, disons donc d'*achever*. Ici les fabuleuses phrases de Freud résonnent puissamment : « Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces. On aimerait prêter au mot *Entstellung* [le mot est formé de *Stellung*, "position", et du préfixe *ent-* qui indique le changement ^{8]} le double sens qu'il peut revendiquer, bien qu'il n'en soit plus fait usage de nos jours. Il ne devrait pas seulement signifier : changer l'aspect de quelque chose, mais aussi : changer quelque chose de place, le déplacer ailleurs. Dans bien des cas d'*Entstellung* de texte, nous pouvons donc nous attendre à trouver, caché ici ou là, l'élément réprimé et dénié, même s'il est modifié et arraché à son contexte. Seulement, il ne sera pas toujours facile de le reconnaître ⁹. »

Au fond, le texte de Benoît XVI est également la répétition de celui de Matthieu. Prenons le « Discours sur la montagne » 5, 17-18 : « Ne croyez pas que je viens détruire l'Enseignement et les Prophètes. Loin de détruire je viens accomplir. Croyez en ma parole : Aussi longtemps que le ciel et la terre existeront, l'Enseignement sera accompli. Dans tous ses détails. Jusqu'à la plus petite lettre. Et pour que tout soit achevé ¹⁰. » Oui, vous avez bien lu, bien entendu, « pour que tout soit achevé ». C'est donc cela qui se dit dans la répétition christique, ou plus précisément dans la répétition chrétienne du judaïsme, dans la répétition par Jésus de Moïse, dans ce que le nom de « nouveau Moïse » implique.

Je pense qu'il faut avoir tout cela en tête, au moins, lorsqu'on entreprend la lecture du *Moïse* de Freud. Cela, c'est-à-dire cette logique du nouveau, qui est logique de l'achèvement de ce dont elle s'affirme être l'accomplissement, autrement dit la vérité de ce qu'elle renouvelle et remplace. Oui, la vérité. Il faudrait à partir de là embrayer sur la figure de saint Paul pour bien comprendre l'enjeu du *Moïse*, que je souffre de ne pouvoir déplier davantage maintenant, et

8. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais, op. cit.*, note de bas de page, p. 115.

9. *Ibid.* Je remercie Claire Christien-Prouet de m'avoir plusieurs fois, au cours du séminaire que Françoise Gorog et moi-même tenons, fait entendre l'importance de ce vocable et l'histoire décisive de ses traductions ; de m'avoir montré comment chez Lacan, on le retrouvait comme déplacement bien sûr, mais encore comme dé-position et distorsion.

10. L'Évangile selon saint Matthieu, 5, 17-18.

saisir également le rôle que Freud lui donne à jouer dans la troisième et dernière et grandiose partie de son livre. Il est certain que je le ferai ailleurs un autre jour. Mais en attendant, je voudrais pouvoir vous dire encore quelques mots de la raison pour laquelle je pense que Freud écrit avec art son *Moïse*. Je suis sûr qu'avec ce que vous avez entendu jusque-là, ce que je vais déplier maintenant ne sera pas très surprenant.

Quid des répétitions supposées insensées de Freud dans son livre ? Quoi des dits ratés, des prétendues étourderies, des « fautes », des boitements dans la construction de son livre ? « Trois essais dif-férant largement par leur longueur, deux préfaces, toutes deux situées au début du troisième essai, et une troisième placée à mi-parcours de ce même essai, des récapitulations et des répétitions incessantes – de telles irrégularités ne se retrouvent nulle part dans l'œuvre de Freud, et lui-même les souligne, pour s'en excuser, plus d'une fois ¹¹. »

Ainsi Marie Moscovici ouvre-t-elle sa préface au *Moïse* pertinemment titrée « Le roman secret » par la citation de la présentation du livre par James Strachey lui-même. Et de poursuivre : « C'est ainsi que James Strachey présente le *Moïse*. "Non-orthodoxie", "bizarrie", "anomalies", tels sont encore les termes employés, et tous ces traits, Strachey les rapporte aux circonstances de la composition de l'ouvrage, en effet bien particulières. » On l'a lu, il échappe totalement à Strachey que si Freud souligne lui-même les dites répétitions et anomalies, cela n'est sans doute ni un hasard, ni l'effet du déchaînement de l'Histoire et de sa grande hache. D'une certaine manière, Strachey, et ils sont légion à le suivre, s'arrête à un prétendu non-sens de Freud avec son *Moïse*. C'est qu'il n'a pas lu Lacan et partant reste sourd à « L'instance de la lettre dans l'inconscient », à son jeu et à ses déplacements incessants, au travail de la langue. Sourd à « La raison depuis Freud » :

« On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire à ce passage dont Freud a découvert que, franchi à rebours, il donne lieu à ce mot qui en français est "le mot" par excellence, le mot qui n'y a pas d'autre patronage que le signifiant de l'esprit, et où se touche que c'est sa destinée même que l'homme met au défi par la dérision du signifiant.

11. J. Strachey, *Editor's note pour Moses and Monotheism*, Standard Edition, vol. XXII, p. 4.

Mais pour y revenir d'ici, que trouve l'homme dans la métonymie, si ce doit être plus que le pouvoir de tourner les obstacles de la censure sociale ? Cette forme qui donne son champ à la vérité dans son oppression, ne manifeste-t-elle pas quelque servitude inhérente à sa présentation ?

On lira avec profit le livre où Leo Strauss, de la terre classique à offrir son asile à ceux qui ont choisi la liberté, médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution. En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui lie cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir ¹². »

Vous venez de l'entendre, Lacan a non seulement lu mais encore saisi l'intérêt du texte de Strauss, dont l'enjeu de vérité est là souligné dans le parcours de la lettre et du langage chaotique de ce qu'ils ne peuvent dire ce qu'ils ont à dire, le disant pourtant – art d'écrire donc. Nul étonnement à ce que Lacan ait pu être saisi par ce texte de Strauss lors même qu'en 1957 aucune traduction française n'en existe, sa note renvoie d'ailleurs au texte anglais. Pour la petite histoire, il y a fort à parier que c'est par l'entremise de Kojève que ce livre, *La Persécution et l'art d'écrire*, a pu arriver sous ses yeux.

Passons sur cela, je dois maintenant me presser vers la fin de cette intervention qui n'est au vrai que le début de l'introduction d'une plus longue recherche. Je le dis alors sans ambages, il y a dans le *Moïse* ce qu'on ne peut pas ne pas appeler une écriture ésotérique, un authentique art d'écrire, une quasi constante écriture entre les lignes. Strauss, dans son texte, explique minutieusement ce dont il y va et quelles en sont les conditions de possibilité et de pensabilité. Pour ne rien vous cacher, lorsque je lis un livre dans chaque main Leo Strauss et Freud, je ne peux m'empêcher de penser que *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* est l'illustration parfaite pour les temps qui sont les nôtres de ce que décrit *La Persécution et l'art d'écrire*. « Si un maître en l'art d'écrire fait des faux pas tels qu'ils feraient honte à un jeune lycéen intelligent, il est raisonnable de supposer qu'ils sont intentionnels, surtout si l'auteur envisage, ne serait-ce qu'en passant, la possibilité de faux pas intentionnels dans l'écriture. » Puis un peu plus loin, on lit : « S'il est vrai qu'il existe une

12. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 508-509.

corrélation nécessaire entre la persécution et le fait d'écrire entre les lignes, on dispose alors d'un critère dont la nécessité est négative : il faut que le livre considéré ait été composé à une époque de persécution, c'est-à-dire en un temps où la loi ou la coutume imposait une orthodoxie politique. »

Évidemment, il resterait à éclairer cette notion de persécution elle-même, ce que Strauss n'aura pas manqué de faire. Pour le *Moïse*, dont comme chacun sait et comme l'attestent toutes les correspondances de Freud, l'écriture s'étale de 1934 à 1938, il va de soi que nul n'est besoin de préciser de quoi il s'agit avec le terme de persécution. Mais si j'ai au cours de cette intervention fait porter l'attention sur le nom, la logique du nouveau, Moïse et Jésus, judaïsme et christianisme, c'est qu'il me semble que l'écriture de Freud n'en était pas à déjouer le nazisme, pour lequel, de toute façon, la psychanalyse était absolument insupportable, « science juive », à détruire. Pourquoi Freud aurait-il cherché à échapper à ceux qui l'avaient déjà et de prime abord condamné, lui et sa religion, lui et son invention, lui et sa découverte, sans retour ? Oui, dans le *Moïse*, Freud écrit entre les lignes et nous demande de lire dans cet « entre ». La citation très connue que j'ai donnée autour du déplacement, de l'*Entstellung* est précédée de quelques lignes qui sont comme la mise en abyme de ce qui est écrit s'appliquant par déplacement à cela même qui est en train de s'écrire. Tout se passe comme si Freud était lui-même en train d'établir les principes de son art d'écrire et de les donner entre les lignes au lecteur attentif : « C'est ainsi que presque toutes les parties comportent des lacunes évidentes, des répétitions gênantes, des contradictions manifestes, indices qui trahissent des choses dont la communication n'était pas recherchée ¹³. »

Il est certain que je ne peux cesser de parler sans vous avoir dit ce qui exigerait des pages et des pages de développement pour être rendu audible – peut-être –, à savoir ce qui entre les lignes du *Moïse* est écrit ou du moins se joue. Pour pouvoir l'entendre – peut-être – il reste à se poser une question : pourquoi Freud, à l'heure où Hitler est en train de briser le monde sous ses yeux, s'inquiète-t-il autant, au cours de l'écriture de son « roman secret », tremble-t-il si fort devant l'Église ? Je dois l'indiquer en quelques mots malheureusement et ces mots auront la faiblesse de ce qui manque d'ancrage, 13. S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais, op. cit.*, p. 115.

pour un peu je m'appliquerai la phrase de Freud et la fragilité de mon socle d'argile. Si comme je l'ai avancé avec la logique du nouveau, avec Moïse et le « nouveau Moïse », le christianisme se donne, se comprend lui-même comme la relève et la vérité du judaïsme, comment ne pas en conclure qu'à décomposer le fondement, Freud fait voler en éclats la construction ?

Comment ne pas entendre enfin que c'est devant l'Église que Freud développe son art d'écrire, lorsque, en juin 1938 et à Londres, dans la deuxième remarque préliminaire de la troisième partie, on lit et en toutes lettres cette fois : « Je vivais alors sous la protection de l'Église catholique et me trouvais dans *l'angoisse de perdre cette protection par ma publication* et de susciter en Autriche une interdiction de travail qui eût frappé les partisans et les disciples de la psychanalyse. Puis ce fut soudain l'invasion allemande, le catholicisme se révéla un "roseau flexible"¹⁴. » Et enfin, et je vous laisserai sur ce que Jacques Lacan nous apprend être une interprétation : « Je vis ici désormais, comme un hôte bienvenu ; je respire en songeant que cette oppression s'est éloignée et que je peux de nouveau parler et écrire – j'allais presque dire : penser – comme je veux ou comme je dois¹⁵. »

Je ne vous le fais pas dire, professeur Freud !

14. *Ibid.*, p. 135.

15. *Ibid.*, p. 135-136.